

S I S Y P H E

CONSEIL REGIONAL DE L'ORDRE DES ARCHITECTES DE LA MARTINIQUE
UNE ARCHITECTURE URBAINE DE LA MARTINIQUE DE L'AN 2000

● RIVAGES INTERFACE 09/93-11 NULLE PART AILLEURS

S I S Y P H E

Un ciel bas et gris, des anges tristes, un mur qui se reconstruit, une femme, un sourire, le café Einstein, une odeur sucrée, la Postdammer Platz ressuscitée, un ami désespéré, un souvenir, voilà à peine trois heures que j'ai quitté Berlin que déjà nous survolons les îles. Mais quelle importance, de là-haut ça va si vite, si vite, et puis c'est fini. Rien à voir sinon du plein, du dur, du réel, que du réel ? Mais où sont passées nos années de rêves et nos lustres d'espoir ?

Je suis fatigué. Je voudrais tant fermer les yeux et entendre le Dixit Dominus de Haendel. Enfin ! Je reviens pour voir et non pour oublier...

Je me rappelle, c'était hier, c'était il y a sept ans.

Sept ans que j'ai quitté ce coin de terre, désolé et abattu par un combat sans merci livré aux malhonnêtes de la déesse terre et aux obsédés d'un pouvoir maléfique. Car subtilement nos villes et nos campagnes s'accouplaient au gré d'un décideur aveugle, voire d'un constructeur ambitieux. Ainsi s'envolaient les derniers espaces de liberté. Chacun voulait sa maison et ses voitures, chaque élu sa bibliothèque, sa maison de jeunes, son stade, sa salle de spectacle, ses statues, son nom. Partout. En vain car ces belles batisses restaient vides parce que chacun sa télé - Santa Barbara et Amour, gloire et beauté- sa parabole et, en avant toute le monde en direct et en haute définition - la NBA et sir Charles, les émeutes meurtrières en Haïti, la guerre Chine-Hong-Kong (l'Angleterre regardait ailleurs), un soi-disant Jésus de retour (on eût préféré un Rambo XIII). Enfin, et à chacun sa fenêtre et au diable l'autre!

J'aurais tant voulu avoir rêvé.

La semaine dernière je regardais une photo satellite qu'un ami m'avait télécopié de sa station orbitale. Il ne restait plus de "verts" sur la photo et mis à part les crêtes impraticables des hauts sommets, les moindres coins étaient habités et meurtris. Que restait-il d'une histoire qui nous avait tant fait pleurer ?

A quoi bon avoir hurlé qu'il nous fallait arrêter -arrêter trentes secondes, oui seulement trentes secondes-, que le monde était à notre portée, qu'il allait vite, bien trop vite mais qu'il était à notre portée et que... nous avons toujours digéré les pilules toutes les pilules, les nôtres et celles des autres sans connaître leur évolution, leur sens, leur but, oui, qu'il était temps d'arrêter! Le point de non retour était atteint. Le rien. Il ne nous reste plus rien avais-je crié.

Pas de bananes, pas de cannes à sucre et encore moins de tablettes coco...Il y a des traditions qu'il faut mettre au musée, alors ouvrez-les les musées, et que l'on n'en parle plus! Nous n'avons que nos concepts à vendre, rien d'autre. Enterrez les tambours et laissez-les résonner dans nos esprits.

Notre dernier espoir c'est nous. Notre jeune histoire, notre richesse d'origines éclatées, notre beauté qui pourrait être innocente ! Mais hélas, chacun désirait son Afrique-mère, son parti-père, son intérêt impair et toute la clique de mauvais prétextes d'intellectuel attardé.

Et à quoi bon crier puisque les énergies s'enfuyaient en tous sens et que personne n'écoutait l'autre sinon pour faire les comptes. Le politique faisait de la politique, le musicien de la musique, le chômeur du chômage, l'écrivain de l'écriture, la pute de la liberté, le prêtre de l'impalpable, mes confrères de la confrérie ignorante, et tout le monde était content !

Les quelques derniers incorruptibles, derniers anges aux mains sales nous nous époumonions en vain : "Arrêtez de bâtir n'importe quoi n'importe où. Arrêtez votre cirque, car même les clowns se suicident !"

Arrêtez les collages débiles, et retournez à la maternelle voir les gosses manier l'espace avec des petits bouts de carton, des pommes de terre et du papier journal sur une feuille vierge qui jamais ne les effraie.

Arrêtez les mensonges grotesques à faire tordre de rire Balladur dont l'idée d'aménagement du territoire propulsée dans le firmament politique - qui en trois mois pris un envol considérable - dut subir l'effet récurrent lié à toute proposition humaine, dramatiquement spectaculaire.

Arrêtez, disions-nous ! "

On nous répondait : trop de théories, trop de songes d'une nuit étoilée, trop tôt, trop tout court, trop futuriste, trop c'est trop... Alors dans un désert d'esprits nous partîmes cinq cent. Et aucun ne revint.

Mais à Rummelsburg sur les bords de la Spree sept années défilèrent sans un regard en arrière, sans aucune souffrance; de Tokyo à Tartous je naviguais d'une téléconférence à un vol supersonique... d'un concours d'urbanisme à une conférence sur la télécité... d'une errance intime à une découverte symbolique je voguais. Et le monde n'était plus qu'un point, rien d'autre qu'un point.

Ce temps-là aurait bien pu durer toute une éternité, si quelques jours plus tôt, une semaine presque, dans l'avion qui me ramenait de Singapour je n'avais reçu sur mon portable, un fax de Marion, ma secrétaire m'informant d'une invitation officielle de ce point "abandonné" désireux d'entendre, de voir et de toucher mon discours, mes œuvres et mes matières.

Que s'était-il passé ? Que leur était-il arrivé ? Sept ans déjà. Jamais un signe et tout d'un coup ce réveil brutal. Je préférais fermer les yeux et caresser la main de mon compagnon de route qui souriait comme un enfant qui savait que j'allais faire une bêtise. Je m'endormis et m'éveillai à l'aéroport du Tegel. Pas de bagages, un taxi aérien, mon atelier, un "bonjour", un "alors ce voyage !", un signe, une colère à cause d'une facture toujours impayée, et à nouveau Marion radieuse comme à son habitude qui me matraquait avec "son" invitation officielle sans cesse renouvelée. Il y avait eu trois fax et une dizaine d'appels de responsables soucieux de ma présence sur mon sol natal afin de rattraper le temps avaient-ils déclaré !

Hélas on ne rattrape jamais rien sinon ses fantômes et son ombre, à condition de ne pas en avoir peur. Quant au temps il est et c'est extraordinaire...

Je notais tous ces messages et les autres et m'enfermai dans mon antre où seuls quelques intimes pouvaient me rejoindre. J'y restai deux nuits et deux jours à respirer et à écrire.

A ma sortie je rassurai mes collaborateurs sur l'avancement des différents projets et demandai à Marion, inquiète de me réserver une place sur le premier vol du vendredi vers l'île qui voulait tant me revoir. J'insistai pour que cette escapade en soit une et qu'aucun officiel ne soit prévenu de mon retour car je comptais bien retrouver mes traces seul... Je finissais la semaine en travaillant sur le concours d'aménagement de la Muraille de Chine. Enfin un mur à habiter et pas à démolir, à nouveau une épaisseur.

L'avion avait amorcé sa descente et ne tarderait pas à survoler la baie de FDF. Une vague émotion me traversait, je me levai et allai sur la gauche de l'appareil pratiquement vide. Mais à peine avais-je porté mon regard à travers le hublot qu'un choc me clouait sur le siège, l'œil fixe et lointain. Les flots comme un vaste miroir m'avaient projeté sept ans en arrière.

Sisyphé me revenait entièrement, une lame de sang dans la veine de la mémoire balayant une digue haute de sept années patiemment dressée.

Les mots roulent comme un rocher, faut-il les pousser jusqu'au sommet de votre entendement puis les laisser dévaler la pente de vos désirs, de vos peurs, de votre ignorance. Puis recommencer, jusqu'à l'absurde.

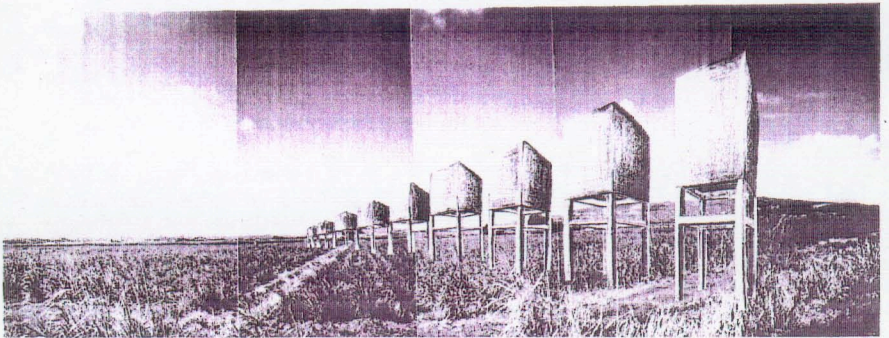
Un volume à la fois robuste et fragile, immense et ridiculement petit, un objet familier, un objet habité par l'homme mais aussi en lui-même, par lui-même. Un objet possédant une âme par la compacité propre à tout objet et la monstruosité de l'humain. Retrouver dans l'habiter les racines de l'errance; grâce à la technologie et la domotisation jeter son corps empli de songes dans un mouvement inhérent à son vécu propre. Oui, réécrire le sommeil, le bain, le manger dans un cocon entre ciel et terre, ancré dans le monde les yeux rivés aux cieux. Mais habiter n'est que souvenir.

La chaleur intense et la moiteur agaçante du climat que j'avais cru oublier. Les mêmes personnages, la même cohue, la sortie, le temps de lever les yeux, de sourire à la vue des géants d'acier, innombrables Atlas, fils de la terre et du ciel, que tout s'était évanoui, l'invitation, les questions à propos de cette invitation, les raisons du retour en ce lieu. Et ce que mon esprit avait accepté sans sourciller, comme l'ayant déjà su, se retrouvait à la commissure des lèvres ponctuait un sourire éphémère.

L'hôtesse aimable et charmante malgré son étonnement, enregistra mon départ pour Berlin dans l'heure qui suivait, par le même appareil.

Le rêve habite nos pas.

23 novembre 2001.



THE END